

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 1er Février 1864.

No. 3.

SOMMAIRE.—Chronique.—Revue Littéraire.—La catastrophe de Santiago, Chili.—Monseigneur Hughes.—La vie animale et ses mystères.—Le travail et la paresse (Nouvelle), par Madame la Comtesse de Bassanville (*suite et fin*).

CHRONIQUE.

La politique étrangère devient de plus en plus compliquée. Le malaise qui se faisait sentir il y a quelque temps s'aggrave tous les jours. Tout le monde veut la paix, tout le monde en sent le besoin, tout le monde en parle, mais, le fait est qu'elle n'existe nulle part. Le contraire de la paix n'est pas seulement la guerre qui sévit déjà dans un grand nombre d'endroits; mais l'on ne peut appeler paix non plus cette anxiété, ces troubles et ces déchirements qui sont souvent pires que la guerre.

Le Congrès, qui devait remédier à tout, est plus que jamais à l'état de mythe. L'Angleterre n'en veut pas, et la plupart des autres puissances commencent à tirer en arrière. Il est difficile de s'entendre à l'amiable quand on se défie. Or la crainte et la défiance sont à l'ordre du jour en Europe. Il est donc probable que des conférences même restreintes n'auront pas lieu.

Le corps législatif français vient de voter l'emprunt des 300,000,000 de francs demandés par le gouvernement. Ce montant sera consacré au paiement des dettes déjà contractées. Les débats sur cette matière ont donné lieu à des discours très-intéressants et en tous points conformes à la situation. L'un des orateurs les plus éminents, M. Thiers, s'est écrié: "Oh! si ces grands événements arrivent, ce n'est pas 150 millions qu'il faudrait! Préparez-vous à des milliards et à des générations entières, car la première guerre qui surgira maintenant ne sera pas une guerre isolée,

ce sera une guerre dont peu d'entre nous peut-être, pourront voir la fin et les conséquences."

La question dano-allemande devient de plus en plus tendue. Cependant la guerre n'est pas encore déclarée. Les troupes fédérales ont pris possession des duchés de Schleswig et de Holstein, sans coup férir, l'armée danoise les ayant évacués tranquillement. Le duc d'Augustenbourg suit à la piste les soldats allemands qui paraissent travailler en sa faveur, car ils le laissent acclamer et proclamer sans opposition. Déjà la plupart des grandes villes ont reconnu ce prétendant comme le souverain des duchés. Mais, il est douteux qu'il puisse prendre possession de son trône, sans contestation de la part du Danemark et des autres puissances européennes. Plusieurs trouvent mauvais que le duc d'Augustenbourg fasse valoir ses prétentions avant d'avoir remboursé l'argent reçu par son père pour la cession de ses droits sur les duchés en question. D'un autre côté, l'Angleterre a annoncé sa détermination de maintenir le Congrès de Londres, et à cet effet de prêter au roi de Danemark, Christian IX, tout le secours moral et matériel nécessaire.

L'Italie piémontisée arme dans l'intention avouée de faire la guerre à l'Autriche le printemps prochain. Gare au quadrilatère! De plus braves que Garibaldi et Cialdini ont reculé devant ces forteresses. En attendant, Garibaldi donne au monde des bulletins de sa santé, tout en correspondant publiquement avec V. Hugo et ses autres amis. Pour prendre plus librement Venise et même Vienne, *il signor* Garibaldi a envoyé sa démission comme député. Il est inutile de dire que l'Autriche est prête à recevoir ses voisins avec toute la courtoisie qu'ils méritent.

Le Souverain Pontife, au milieu de toutes les calamités qui l'entourent, se montre toujours calme

et confiant dans la bonté et la grandeur de la cause qu'il défend de toutes ses forces pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise. Dans un consistoire tenu le 21 décembre dernier, le Saint Père a nommé des évêques à tous les sièges vacants, dans les provinces qui lui ont été ravies par Victor-Emmanuel. Celui-ci, dans sa fureur, refuse les *exequatur* et menace de faire arrêter les prélats qui tenteraient de pénétrer dans leurs diocèses. Nul doute que des efforts seront faits par les nouveaux évêques pour prendre possession de leurs sièges et qu'ils auront à essayer de grandes persécutions et de grandes souffrances. Mais, le devoir avant tout; le bien est d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile à accomplir.

Dans le même consistoire, le Pape a fait connaître que Messire C. F. Chs. Morisson, curé du diocèse de Montréal, Canada, avait été nommé au Siège Episcopal de Coron (*in partibus infidelium*), avec le titre de coadjuteur, sans succession, de Mgr. Demers, Evêque de Vancouver. Le Rév. Père L. J. d'Herbonnez a été nommé aussi évêque de Melitopolis (*in partibus infidelium*), avec le titre de Vicaire Apostolique de la Colombie Anglaise.

La Grèce est en feu. Le roi Georges est si pressé par les Hellènes qu'il pourrait bien aller rejoindre Othon, avant peu. Ces braves grecs jouent leur rôle d'une manière tout-à-fait plaisante; ils acceptent et rejettent leurs rois sans cérémonie. Aujourd'hui, ils sont à démolir leur nouvelle monarchie dont ils sont déjà dégoûtés. Le roi Georges a, paraît-il, excité leurs susceptibilités, en allant rendre visite, avant son arrivée en Grèce, à la reine d'Angleterre, à l'empereur des Français et à quelques autres souverains; mais, son plus grand tort, à leurs yeux, est d'être leur roi. Ah! qui comprendra jamais toute la délicatesse de cette nation malheureuse!

De la Grèce, sautons en Amérique; c'est chose facile dans une chronique.

Le général Marquez, allié des Français, au Mexique, a remporté, le 17 décembre dernier, près de Morélia, une grande victoire sur le général Uraga. Ce dernier à la tête de 8000 hommes l'attaqua dans ses retranchements et fut honteusement battu avec une perte de 2000 tués et blessés. Le 24 décembre, San Luis de Potosi a été occupé par les impérialistes sous le commandement du général Mejia. Une tentative fuite, trois jours après, par les partisans de Juarez, pour reprendre cette ville échoua complètement. Juarez est parti avec sa famille pour Monterey. Les opérations militaires sont, dit-on, presque entièrement termi-

nées et l'on s'attend à voir arriver l'archiduc Maximilien vers la fin de mars.

Il a été question dernièrement, dans le Congrès Américain, d'annuler le Traité de Réciprocité, existant actuellement entre les provinces britanniques du Nord et les Etats-Unis. C'est l'opinion générale que les Etats-Unis souffriraient plus que le Canada de l'abolition de ce traité. Dans tous les cas, les yankees n'ont pas à se plaindre sous ce rapport, car les plus grands avantages sont de leur côté.

L'ouverture de notre parlement est annoncée pour le 19 février courant. Nous nous attendons à des discussions importantes au sujet des finances et de l'organisation militaire.

L'on a donné, mardi dernier, dans la grande salle du Cabinet de Lecture Paroissial, une séance très intéressante. Nous tâcherons de rendre compte, dans notre prochain numéro des discours prononcés en cette circonstance par MM. Désaulniers et Cherrier, le premier sur la Philosophie et le second sur l'Importance de l'Etude du Droit.

Nous abrégeons cette chronique pour faire place à une Revue Littéraire et au récit d'un affreux accident arrivé récemment à Santiago, Chili.

Revue Littéraire.

Etudes sur la Colonisation, par M. Stanislas Drapeau:—Avis aux jeunes gens, par Mgr. Dupanloup.

Dans notre dernier numéro, nous accusions réception d'un ouvrage très-intéressant sur lequel nous voulons revenir aujourd'hui. Il s'agit du livre édité dernièrement par M. Stanislas Drapeau et intitulé: *Etudes sur les développements de la Colonisation du Bas-Canada depuis dix ans, 1851-1861*.

Ce volume donne plus qu'il ne promet, car outre les progrès de la Colonisation, il offre une statistique complète du Bas-Canada et aussi étendue qu'on peut la désirer. Il renferme 600 pages, bien imprimées par M. Brousseau, avec sept cartes des différents districts dont se compose le Bas-Canada: à chaque page il fournit des renseignements étendus sur les différentes localités; il indique l'étendue des terrains actuellement occupés et cultivés, ainsi que ceux dernièrement arpentés par le gouvernement, le tout en regard du chiffre correspondant de l'année 1851. De plus, il montre et l'accroissement de la population et celui de la production qui est considérable; il expose la quantité de chemins nouveaux tracés, et il montre en même temps leur importance et les conséquences des communications nouvellement ouvertes.

Le nom de tous ceux qui ont contribué à la Colonisation n'est pas oublié: enfin, il entremêle son exposé de différents morceaux remarquables, publiés antérieurement dans les journaux et qui peuvent servir à faire connaître l'importance des localités nouvellement occupées et tout ce qui se rattache à leur avenir.

De ce travail il ressort, par exemple: 1° que la po-

pulation qui était de 890,261 âmes est arrivée en 1861 au chiffre de 1,110,664, sur lesquelles on ne compte que 263,344 appartenant aux différentes origines britanniques, et en tout 942,724 catholiques. Les Français-Canadiens seuls ont progressé de 177,792 âmes en dix ans :

2° Que les terres cultivées qui, en 1851, étaient de 3,605,167 acres, étaient en 1861 de 4,804,235 acres : et enfin, pour ne citer qu'un produit : tandis qu'en 1851 on a retiré 20 millions 19,390 minots de céréales, blés, etc. ; on a retiré, en 1861, 41 millions 749,791 minots des mêmes denrées.

D'où il résulte que la population a augmenté d'un tiers, en dix ans, sans être une surcharge pour le pays, puisque dans le même temps les récoltes ont augmenté plus du double, par l'heureux développement des travaux agricoles.

Voilà donc deux faits principaux à constater dans le Canada : c'est que la population Franco-canadienne qui a décuplé en 100 ans, marche toujours avec une progression extrêmement forte et au-dessus de tout ce qui arrive en aucun autre pays ; et en même temps, ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est qu'elle est entourée des circonstances les plus propres à faciliter son existence, son accroissement, son développement et sa richesse.

C'est ce que montre admirablement M. S. Drapeau, dans ses différents tableaux de statistique ; ici, c'est la Gaspésie qui est plus grande que la Belgique ; là, les contrées de l'Est où la Suisse et la Savoie tiendraient à l'aise ; à l'Ouest, l'Outaouais, pays plus grand que l'Irlande même, sans compter ces étendues immenses au Nord de Montréal, dans le St. Maurice et sur les rives du Saguenay.

Dans les autres pays où la population augmente, l'excédant ne peut-être placé qu'en recourant à ces émigrations lointaines, souvent sous des climats différents et avec des difficultés presque insurmontables. Ici, il s'agit seulement d'avancer à quelques milles, ou quelques lieues, du pays natal, et en général à des distances moindres que celle qui sépare Trois-Rivières de Québec ou Québec de Montréal.

Ainsi, en particulier, le territoire du St. Maurice qui se trouve au centre du pays, et qui offre 24,140 milles carrés, est à proximité de trois grands centres de population, de Québec au Nord, de Trois-Rivières à l'Est et de Montréal au Sud.

Lorsque les voies de communication seront ouvertes convenablement, on comprend quelle importance prendra un tel pays dont la fertilité, suivant les rapports qui en ont été faits, n'est surpassée dans aucun district.

En terminant ce rapide aperçu, nous pouvons remarquer par les chiffres donnés plus haut, que la population tend toujours à s'accroître dans une progression des plus remarquables. Elle s'est accrue, en cent ans, en augmentant toujours d'un tiers par dix ans, ce qui a porté la population de 66,000 à 669,000 âmes. Or, depuis dix ans, malgré les émigrations notables qui ont eu lieu aux États-Unis, elle s'est encore accrue de plus d'un quart de la population totale, puisque en 1851 la population Franco-canadienne était de 669,528 âmes, et qu'en 1861 elle était de 847,320 âmes, ce qui fait une augmentation de 177,792, et ainsi de beaucoup plus d'un quart et presque d'un tiers et demi.

Le livre de M. Stanislas Drapeau est ainsi rempli, presque à chaque page, d'observations ou ne peut plus

indispensables pour bien connaître le pays et les ressources précieuses qu'il offre dans l'avenir. On doit donc lui savoir gré d'y avoir accumulé tant de recherches et de travaux.

Les travaux de statistique sont reconnus aujourd'hui, partout, comme étant de la plus grande utilité ; on voit de plus en plus, combien il est important d'étudier un pays sous ces rapports d'étendue, de population, d'agriculture, de commerce et d'industrie, qui intéressent si vivement les citoyens en général et les hommes d'État en particulier. Comment les politiques et les moralistes pourraient-ils ignorer ces choses, sans tomber dans les plus graves erreurs ? Honneur donc au citoyen dévoué qui a consacré tant de travaux à un livre qui peut être si utile pour l'avenir et le bien-être de ce pays.

Il y a bien en Europe de grandes commotions qui auraient pu être mieux prévenues, si l'on s'était appliqué à l'avance à bien connaître les ressources et les forces vitales dont on pouvait disposer. Ainsi en France, en 1789, parce que les ressources n'étaient pas suffisamment explorées et connues, on se croyait incapable de payer un déficit d'une centaine de millions environ ; et cependant quelques mois après, on en vint par la force des choses à mettre sur pied *quatorze* armées à la fois, et à soutenir une lutte victorieuse contre toutes les nations de l'Europe conjurée. En d'autres contrées on a d'autres besoins, d'autres intérêts plus pacifiques à poursuivre. Ici, il faut travailler à retenir la population rurale sur le sol, et lui faire connaître les ressources immenses qu'elle a sous la main ; nous ne croyons pas qu'on puisse accomplir une œuvre si nationale, avec plus de zèle et de talent que n'en a déployés M. S. Drapeau dans son admirable travail et nous sommes sûrs qu'il rencontrera l'estime universelle.

En même temps qu'on doit s'intéresser au développement et au bien-être matériel de nos populations, on doit reconnaître aussi un autre élément de force bien précieux dans le développement des moyens d'instruction et de lumières mis au service de nos jeunes générations. Un certain nombre de jeunes gens dans chaque pays se destinent aux professions libérales ; ils auront un jour leur part d'influence dans la société dont ils seront appelés à défendre les plus chers intérêts. Ils seront utiles s'ils savent cultiver, eux aussi, le talent que la Providence leur a confié ; c'est pour les éclairer sur ce grave devoir que Mgr. Dupanloup, dans le *Correspondant*, a consacré trois articles admirables aux études indispensables qu'un jeune homme doit poursuivre au sortir de ses études de collège, et ce sujet est d'un intérêt tout pratique en ce pays.

C'est là, en effet, un grave sujet de préoccupation que l'emploi du temps pour les jeunes gens qui sortent du collège ! et en donnant à ce sujet quelques règles et quelques conseils, Mgr. l'Évêque d'Orléans, avec sa grande expérience et sa profonde connaissance des temps présents, s'adresse non seulement à ceux qui par indépendance de fortune n'embrassent aucune carrière, mais aussi à ceux qui avec des occupations professionnelles peuvent encore employer d'assez longs loisirs. A tous, aux uns comme autres, Mgr. rappelle ces paroles remarquables du président Dagnesseau à son fils :

« Ne croyez pas avoir tout fait, parce que vous avez fini heureusement le cours de vos premières études ; un plus grand travail doit y succéder et une plus longue carrière s'ouvre devant vous. Tout ce que vous avez

“ accompli jusqu'à présent, n'est encore qu'un degré ou “ une préparation pour vous élever à des études d'un “ ordre supérieur.”

Il y a peu de pères qui parlent ainsi ; c'est donc un devoir de faire connaître ces paroles à tous et de tâcher d'en faire une application sérieuse à tant d'esprits.

On étudie son état, il est vrai, mais on oublie ses études. Que lit-on ? peut-être rien qu'un roman ; ou si on lit un livre sérieux on ne l'étudie pas, on ne se donne pas la peine de prendre même une seule note : et une pareille occupation est sans aucune utilité pour l'avenir. Une telle lecture, comme l'a dit un homme très-judicieux, n'est pas autre chose qu'une paresse déguisée.

Les avocats, les médecins, les hommes de commerce et d'industrie quelqu'occupation qu'ils aient, quelqu'exercice qu'ils trouvent dans leur état pour l'esprit et le jugement, quelque talent naturel qu'ils possèdent, ne doivent, sous aucun prétexte, s'emprisonner dans leurs études spéciales et s'exclure des autres branches du savoir humain.

Mais d'ailleurs, ces autres connaissances ne sont-elles pas nécessaires ? l'avocat n'a-t-il pas besoin d'une très-forte culture littéraire, historique et philosophique ? le médecin serait-il vraiment à la hauteur de sa profession, s'il mettait de côté absolument, par défaut d'études sérieuses une telle source de lumières et d'élévation de l'esprit et du cœur ? et quant au commerçant, qu'y a-t-il d'incompatible entre ses fonctions ordinaires et ces études qui, seules, peuvent plus tard lui faire prendre convenablement sa place parmi les premiers citoyens d'une ville, d'un pays.

Mais, dira-t-on, après le travail de chaque jour, n'y a-t-il pas les obligations de la famille, de la société, les nécessités du repos ? sans doute, mais alors ce n'est pas le temps qui manque, mais la bonne volonté. Il s'agit donc de comprendre ce qui vaut mieux pour nous, de la paresse du matin et des futiles amusements du soir, ou des études sérieuses qui pourraient combler tant de lacunes et donner à un grand nombre de jeunes gens une valeur intellectuelle qu'ils n'ont pas, qu'ils pourraient certainement avoir, et qu'ils auront s'ils le veulent efficacement.

Nous ne faisons que citer quelques-unes des pensées de Mgr. Dupanloup, et il nous semble que bien méditées, elles suffiraient pour faire bien comprendre l'utilité de ce complément des études au milieu du monde : ensuite l'éminent Evêque, dans une autre série d'articles, a développé sa pensée et tracé lui-même avec sa rare habileté la marche qu'un jeune homme devrait suivre pour mettre à profit ses moments de loisir et faire fructifier ses talents. Ce qu'il recommande, par dessus tout, c'est d'abord de se faire, un plan d'études bien déterminé, de manière à ce que aucun travail ne soit perdu, et que l'étude d'un jour affermisse et corrobore l'étude de la veille et prépare l'étude du lendemain. Ce qu'il demande encore c'est qu'on ne lise que des ouvrages choisis, les meilleurs dans chaque genre et les plus indispensables. *Pauci, sed boni* ; et que de plus, en lisant ces ouvrages, on prenne tous les moyens pour s'en rendre un compte exact et de manière à pouvoir dire véritablement qu'on les possède, et par conséquent, il ne faut lire que *la plume à la main*. Lire ainsi c'est le point capital, c'est le moyen souverain ; autrement à mesure qu'on dévore les livres tout s'efface, tout

s'évanouit et l'on revient précisément au point d'où l'on était parti.

Nous reviendrons sur ce programme excellent, tracé aux esprits désireux de s'instruire et de développer leurs facultés, nous parlerons aussi d'un semblable travail fait par le Rév. Père Gratry dans son livre *des Sources* qui est un vrai manuel d'étude pour la jeunesse intellectuelle.

Ainsi, occuper le pays, le défricher laborieusement, accroître sa richesse matérielle, c'est là un intérêt de la plus haute importance et que M. S. Drapeau a démontré avec la haute éloquence des faits les plus consolants et les plus encourageants ; mais ce n'est pas tout, pour qu'un peuple conserve sa place et même grandisse chaque jour ; il y a le champ de l'intelligence et de la science : celui-là il faut aussi le cultiver, le rendre fécond, fertile, en savoir tirer tout ce que la Providence divine a mis en lui ; c'est-là le devoir de la jeunesse qui se voue aux professions libérales. Nous espérons que, elle aussi, ne manquera pas à son avenir et ses obligations.—UN COLLABORATEUR.

TERRIBLE CATASTROPHE DE SANTIAGO.

Une des plus terribles catastrophes, qui puissent fondre sur un peuple est venue plonger la capitale et toute la République du Chili, dans la plus grande consternation, dans la terreur et un deuil immense. Le huit décembre dernier, l'église, autrefois desservie par les Jésuites, était dévorée par les flammes et devenait le tombeau de plus de 2,500 personnes.

Depuis près de cinq ans, la fête de l'Immaculée Conception se célébrait avec beaucoup de pompe et de magnificence dans l'église de la *Compania*. On s'y préparait un mois d'avance. Une association de jeunes filles et de femmes avait été formée sous le nom de *Filles de Marie*. Chaque soir elles se réunissaient à l'église où il y avait orchestre musical, chants et instructions, pendant lesquels on brûlait une grande quantité d'encens au milieu d'illuminations féeriques de cierges, de lampes et de feux de bengale. Pour la dernière réunion qui devait avoir lieu le soir même de la fête de l'Immaculée Conception, on avait fait des préparatifs extraordinaires ; on voulait surpasser tout ce qui avait été fait jusque-là, pour clore les exercices avec toute la solennité possible et imaginable. L'église, de la nef à la voûte, était tendue de draperies légères et brillantes, de guirlandes et de festons de fleurs : plus de vingt mille cierges, bougies ou lampes brûlaient suspendus au murs, aux colonnes, aux corniches, à la voûte et dans la coupole. L'autel était comme perdu dans un océan de lumières. Une statue colossale de la Vierge Immaculée s'élevait au fond du chœur ; sous ses pieds était un croissant tout de feu. Toute la journée l'église fut visitée par une foule immense de fidèles pieux et dévots. Vers le milieu de l'après-dîner, on commença à illuminer l'église, et l'on ne termina qu'au moment de l'accident. Vers six heures, la foule se précipita dans l'église, occupant les nefs, les allées, les passages, ne laissant aucun espace vide. De longues files de dames, de jeunes filles, couvertes de leurs voiles, se pressaient aux abords de l'église, s'entassaient sur les marches spacieuses de la façade, et remplissaient toute la place qui se trouve devant.

Le flot grossissant toujours, et l'église n'offrant plus de place, on ferma les portes des nefs latérales, tant pour prévenir les désordres qui naîtraient de l'encombrement, que pour donner au prédicateur la facilité de se faire entendre. La porte de l'entrée principale resta seule ouverte pour donner aux personnes du dehors la facilité de jouir du spectacle de l'intérieur.

Vers sept heures, on achevait l'illumination et les chants allaient commencer : on approche la lumière des conduits d'huile raffinée qui formaient le croissant sous les pieds de la Vierge, lorsque tout-à-coup le feu éclate à cette extrémité. On se précipite aussitôt vers cet endroit et on ferme la clef du conduit ; mais l'huile, refoulée d'un côté, se porte avec plus de violence vers l'autre extrémité, fait explosion et projette au dehors un grand jet de flamme.

Cette flamme s'enroule autour des guirlandes de fleurs, atteint en un instant, au sommet de l'édifice, court le long des corniches, des festons et des tentures de moussoline. Dans un instant, les flammes formèrent autour de l'église une ceinture immense de feu qui, se divisant et courant sur toutes les nervures, envahit bientôt la voûte et la coupole toute entière. Les lampes suspendues partout, perdant leurs soutiens, dévorés par les flammes, tombent, éclatent et versent sur la tête des femmes et des enfants agenouillés une pluie de matières enflammées.

L'incendie envahissant tout l'édifice, lança dans toutes les directions des torrents de feu, qui couraient en se tordant le long des murs et des colonnes avec un bruit semblable au sifflement des serpents en furie ; en quelques instants, une mer immense de flammes planait audessus de toute l'assistance prête à s'abattre pour l'engloutir à jamais.

Dans le premier moment de stupeur, en voyant la belle église en feu, la foule poussa un cri immense de désolation ; mais quand après s'être précipitée vers les portes, elle trouva toutes les issues fermées, ce cri se changea en des accès de désespoir et des accents de terreur et d'épouvante que la plume ne saurait rendre. Ces gémissements horribles des victimes grandirent encore pendant quelques minutes, avec les progrès de l'incendie, mais bientôt ils s'éteignirent peu à peu et un morne silence, plus effrayant que la mort même, régna sur toute cette multitude de victimes, et l'on n'entendit plus que le frémissement des flammes qui les dévoraient, le craquement des poutres qui tombaient et le fracas des tours et des murs qui s'écroulaient.

A la leur blasarde de l'incendie, on pouvait distinguer ces milliers de formes humaines se débattant avec la mort au sein de cette fournaise ardente, véritable image de l'enfer. Les unes levaient les mains au ciel, les autres tombaient à genoux pour prier, d'autres, les yeux hagards, tendaient leurs mains suppliantes aux personnes courageuses qui s'efforçaient de leur porter secours. Des mères à demi consumées par les flammes, enveloppaient leurs enfants, les couvraient de leurs corps pour les défendre contre les flammes, et les enfants se cramponnaient au cou de leurs mères avec toute l'énergie de la terreur et du désespoir.

Environ trois mille personnes étaient réunies dans l'église quand éclata l'incendie ; à peine cinq ou six cents purent s'échapper, et la plupart tellement blessés, estropiés ou brûlés que beaucoup expirèrent au bout de quelques heures.

Les autres, dans leur empressement à se précipiter vers les issues, formèrent derrière chaque porte des monceaux d'être vivants, offrant le spectacle le plus lamentable. Interdités, étouffés par la multitude qui s'amoncelait toujours, suffoqués par les flammes, elles étaient incapables de s'arracher à cette masse informe, et de seconder les efforts que l'on tentait au dehors pour les arracher à la mort.

La nouvelle de cet épouvantable accident s'était répandue comme une étincelle électrique dans toute la ville de Santiago. Des flots immenses de population de tous les quartiers de la ville se précipitèrent vers le lieu du sinistre, mais à la vue de cette lamentable scène, où ils perdaient tout ce qu'ils avaient de plus cher, les Chiliens demeurèrent comme anéantis de terreur, leurs forces paralysées refusèrent de les seconder ; les étrangers, seuls, purent porter quelque secours.

Armés de haches et de tout ce qui leur tombait sous la main, ils se précipitèrent vers les portes pour les briser, et arrachèrent à la mort toutes les personnes qui purent se trouver à leur portée ; mais c'était une lutte désespérée où ils déployèrent un courage héroïque et où ils exposèrent leurs vies à plusieurs reprises, et qu'ils n'abandonnèrent que lorsque les poutres enflammées venant à tomber de la voûte, et la tour venant à s'écrouler, les forcèrent de s'éloigner, la désolation dans l'âme.

Plus de deux cents femmes de tout âge, s'étaient précipitées vers la principale porte d'entrée, et formaient une masse si compacte, si fortement enlacée et unie qu'il était comme impossible d'en détacher une victime. Aussitôt qu'un homme courageux s'élançait pour en saisir quelqu'une, toutes les mains des autres s'attachaient à cette malheureuse pour être entraînées avec elle, et elle se trouvait comme enchaînée à sa place ; son sauveur lui-même avait à lutter avec toute l'énergie que donne la crainte de la mort, pour n'être pas entraîné dans le brasier, et il ne s'échappait qu'en appelant à son secours ses compagnons qui, derrière lui, ne réussissaient que par des efforts inouïs à l'arracher à ces étreintes de la mort.

Du dehors, on pouvait assister à la terrible agonie de ce groupe vivant, se débattant avec la mort, se tordant dans les douleurs et les convulsions du trépas. Les plus faibles, s'évanouissaient bientôt suffoqués par les flammes et disparaissaient écrasés sous les pieds de la foule. Les plus fortes luttèrent avec violence, en tendant des mains désespérées aux spectateurs du dehors qui ne pouvaient les délivrer. Sous leurs pieds, tout le plancher roulait des flots énormes de feu comme une mer en furie ; audessus de leur tête la voûte, à leurs côtés les colonnes et les murs étaient embrasés ; l'incendie les enveloppait de toutes parts. À côté de ce groupe, une jeune fille de dix-sept ans que les flammes avaient jusque-là respectée était à genoux près de sa mère et de sa sœur qui se tenaient étroitement enlacées ; tous les assistants auraient voulu se précipiter vers elles pour leur sauver la vie, mais toute tentative était devenue impossible ; une muraille impénétrable de feu leur fermait toute issue, et la voûte venant à s'effondrer, et la tour s'écroulant avec un fracas horrible, achevèrent ce drame épouvantable qui n'avait duré à peine qu'un quart d'heure.

Au dehors se déroulait une autre scène non moins désolante ; les rues environnantes étaient jonchées de morts, de mourants, de membres calcinés et noirs. Des

milliers d'hommes couraient en frénétiques de tous côtés, demandant leurs épouses, leurs filles, leurs mères. D'autres tombaient à genoux pour retrouver quelque force dans la prière et la résignation ; quelques-uns reconnaissant quelque victime s'en emparaient et la conduisaient à leur maison au milieu de cris lamentables et déchirants.

D'autres, enfin, perdant leur raison, dans l'excès de la douleur se précipitaient à travers les décombres et les flammes, et ne reparaissaient plus.

Vers minuit, les flammes s'apaisèrent faute d'aliment.

Le lendemain, l'incendie était éteint, mais le soleil, en se levant, éclaira la plus triste et la plus terrible scène que l'on puisse voir. Près de deux mille cinq cents femmes, qui, hier, étaient la fleur de la noblesse Chilienne, étaient-là entassées par morceaux autour des portes fumantes de l'édifice ruiné. Leurs corps étaient horriblement défigurés, noircis, méconnaissables ; plusieurs, étaient dans l'attitude de leur dernière prière ; d'autres, tordus de la manière la plus horrible accusaient encore toutes les convulsions de leur terrible agonie, tandis que d'autres encore, debout, et calcinés par les flammes, ressemblaient à des blocs de marbre noir.

Peu d'hommes ont péri dans cette lamentable catastrophe ; l'assistance était presque toute composée de femmes et de jeunes filles de quinze à vingt ans, parmi lesquelles on pouvait en compter plus de cinq cents appartenant aux premières familles de la ville. Une mère y a péri avec ses cinq filles ; des familles entières ont disparu, et les scellés ont été apposés par la justice sur sept maisons dont on ne retrouve plus les habitants.

Les Chiliens dans leur consternation ont demandé aux autorités de la ville que cette église ne fut plus réédifiée et que, sur ses ruines, on élevât un monument funèbre aux infortunés victimes de ce triste accident.

Monseigneur Hughes. (*)

L'Archevêque de New-York est mort ! Cette mort est un événement, une perte pour tous les catholiques, et le deuil plane sur l'illustre cité et sur toute l'Amérique.

Oui, c'est une perte pour cette superbe cité à la prospérité de laquelle il a travaillé pendant plus d'un quart de siècle ! c'est une perte pour tous les catholiques de l'Archidiocèse de New-York, qui voient s'éteindre en lui leur plus brillante lumière, leur guide, leur défenseur, leur ami et leur père ! c'est une perte pour l'église d'Amérique, qui se voit dépouillée d'un de ses plus brillants ornements, d'une de ses colonnes les plus fermes et les plus puissantes. Elle venait de sécher les pleurs dont elle avait arrosé la tombe de l'archevêque de Baltimore, lorsqu'une autre tombe non moins illustre vient lui demander de nouvelles larmes et de nouveaux regrets !

Les protestants eux-mêmes s'attristent du malheur qui est venu fondre sur leur patrie. Pour eux, le grand archevêque était un citoyen d'un esprit distingué, un

véritable ami du pays ; un homme dont le nom et la présence jetait un vif éclat sur leur cité, et qui s'intéressait avec la plus vive sollicitude à tous ses progrès, à toutes ses améliorations. Ils pleurent un homme qui leur inspirait du respect, lors même qu'il soutenait avec le plus de vigueur contre eux, ses propres principes, et défendait les intérêts de la foi. Ils pleurent cet *Archevêque Hughes* qui était le personnage le plus éminent qui fût au milieu d'eux, et qui, pendant de longues années, a fixé sur lui l'attention publique par ses brillantes et nombreuses qualités.

Mais pour les catholiques, le coup est accablant, car celui qu'ils aimaient n'est plus. Quoique, depuis quelques années, il ne pouvait plus guider leurs intérêts publics avec la même vigueur qu'autrefois, et le même succès, — cependant il vivait : — Il était au milieu d'eux et l'un d'eux, avec tout le prestige de sa gloire passée : avec son cœur si aimant, si ardent pour la défense des privilèges et des droits catholiques. Ils ne pouvaient plus attendre autant de lui, car l'âge, les travaux, et les infirmités avaient usé ses forces ; mais ils espéraient dans leur reconnaissance que sa mort serait encore retardée de longtemps. Maintenant il les a quittés ! et cette grande lumière qui s'était levé derrière les collines de Tyrone, vient de s'éteindre sur les bords de l'Hudson ; et l'Irlande, et l'Amérique, et l'Église entière et tous les amis de la vérité et du bien, du pays et de la religion, sont plongés dans une tristesse profonde et d'amers regrets !

Monseigneur John Hughes est né dans la ville de Clogher, au comté de Tyrone, en Irlande, vers la fin de l'année 1798. Il était fils d'un respectable fermier que la fortune n'avait point couronné de ses dons, mais que la vertu, l'honneur et la probité, avaient comblé de leurs plus belles faveurs. Fatigué des persécutions auxquelles était en butte sa religion dans son pays natal, le jeune Hughes émigra en Amérique dès l'année 1817. Son père l'y avait déjà précédé. A peine l'eut-il rejoint que cédant aux conseils paternels, et malgré ses propres goûts, il entra chez un des fleuristes les plus habiles pour en apprendre l'art, et s'assurer pour l'avenir un moyen de subsistance.

Un esprit aussi distingué que le sien, et doué de facultés intellectuelles aussi éminentes ne pouvait guère se plaire dans une condition où l'esprit avait si peu de part, ni se trouver à l'aise dans une sphère si limitée. En conséquence, il donna tout le temps que lui laissaient libre ses occupations journalières, à des études plus sérieuses et plus relevées ; et dès que le terme de son engagement fut expiré, il abandonna sa profession et sollicita une place au séminaire de Théologie du Mont-St.-Marie d'Emmettsburg (Maryland).

Parlant de cette époque de sa vie, dans un discours tenu à Dublin, lors de son dernier voyage en Irlande, l'archevêque disait : " Je suis né plus tard à une autre contrée, au-delà de l'Atlantique. Là, j'ai trouvé la facilité de perfectionner mon éducation, car la Loi n'y a pas encore tenté de monopoliser, et de garder pour elle seule, la clef de l'enseignement : et quoique catholique romain, je suis devenu un homme libre, un citoyen américain, bien longtemps avant que l'acte d'émancipation catholique ait passé au Parlement anglais."

Les études du séminariste étaient déjà fort avancées ; il ne demeura pas longtemps élève, et bientôt il prit

(*) La notice suivante est, en grande partie, extraite des journaux américains, ce qui est cause qu'elle n'a pas été donnée dans le numéro précédent. Nous avons attendu pour la rendre plus complète ; nous espérons que nos lecteurs ne nous en sauront pas mauvais gré.

une place distinguée parmi les professeurs de l'Établissement d'Emmettsburg. Il passa de là à un poste plus important.

En 1825, il fut ordonné prêtre à Philadelphie et placé dans cette ville à la tête d'une paroisse, dans l'administration de laquelle il fit preuve d'une grande activité et d'un talent remarquable.

Sa conduite ferme, courageuse et intelligente dans l'administration de cette église à laquelle il se dévoua tout entier, inspira de sérieuses inquiétudes aux ministres protestants les plus distingués.

En 1830, un défi fut porté par le Rév. T. Breckenridge, du clergé presbytérien : il s'agissait de ce point de doctrine : "*La Religion protestante est-elle la Religion du Christ ?*"

Le ministre était un homme fort habile et fort instruit. Cependant M. Hughes releva le gant, avec tout l'enthousiasme de la jeunesse. Dans cette discussion il déploya une habileté, une profondeur de pensées, une érudition, et un talent d'exposition qui lui méritèrent le respect de son savant antagoniste. La controverse fut publiée dans les journaux des deux partis, et attira si fortement l'attention de tous les esprits, que les articles en furent réunis en un volume, qui pendant un certain temps eut une très grande circulation.

Le même docteur porta aux catholiques un second défi, en 1834. Cette fois on demandait : "*Si la Religion Catholique Romaine, dans quelques-uns ou dans tous ses principes et ses doctrines était l'ennemie de la liberté civile ou religieuse.*" M. Hughes encore simple prêtre, se présenta immédiatement comme le champion de l'Église attaquée. Les débats furent publiés dans un ouvrage édité en 1836, qui depuis a eu plusieurs éditions et qui a été lu avec le plus vif intérêt, de ce côté de l'Océan et dans le vieux monde.

Ce fut en 1832, que pour les besoins nouveaux de la ville de Philadelphie, M. Hughes fonda l'Église de St.-Jean, dont il demeura curé jusqu'au moment où il partit pour New-York.

Mgr. Dubois, évêque de cette ville, était alors accablé d'âge et d'infirmités. Ne pouvant plus vaquer avec la même sollicitude aux devoirs de sa charge épiscopale, il demanda, en 1837, un allègement à ses travaux, et le Saint-Siège faisant droit à sa demande nomma M. Hughes à la coadjutorerie de New-York. Il fut consacré évêque, le 7 janvier 1839. Deux semaines après, Mgr. Dubois fut frappé d'une paralysie dont il ne se releva jamais entièrement ; aussi l'année suivante le Pape nomma Mgr. Hughes administrateur du diocèse, et quoiqu'il ne fût pas revêtu de toute la juridiction épiscopale, le gouvernement de ce vaste diocèse retomba tout entier sur lui, jusqu'à la mort de l'évêque en titre, arrivée en 1842.

L'évêque Hughes monta alors sur le siège épiscopal de cette grande cité dont il devait être une des gloires les plus pures, et dont il devait être le premier Archevêque.

Un des premiers soins de son administration, fut de tenter une réforme dans ce qui concernait la tenue des propriétés ecclésiastiques. Le mode d'administration adopté aux États-Unis, à cette époque, avait plus d'une fois donné lieu à des conflits toujours fâcheux entre les congrégations particulières et l'autorité épiscopale. Les huit églises catholiques de New-York, les seules que possédait alors cette ville, étaient grevées de dettes,

cinq étaient en banqueroute et sur le point d'être vendues. Le sage prélat prit de nouvelles mesures pour consolider toutes les dettes, et modifia l'ancien plan d'administration.

Il rencontra dans l'adoption de cette réforme la plus violente opposition ; mais il obtint, en partie, ce qu'il désirait ; les dettes les plus pressées furent éteintes, et l'harmonie se rétablit pour quelque temps.

Pour faire face aux nombreuses nécessités de son vaste diocèse, Mgr. Hughes visita la France, l'Espagne et l'Autriche afin d'y recueillir des secours pécuniaires.

A son retour il appliqua toute l'énergie de son zèle au développement de l'éducation catholique. Dès l'année précédente, il avait acquis une belle propriété à Fordham au comté Westchester, dans le but d'y établir un collège. Il compléta alors l'organisation de cette maison qui ouvrit ses cours en 1841 sous le nom du Collège de St. Jean.

La question des écoles vint, à cette époque, mettre l'Évêque de New-York, plus en évidence aux yeux du pays. Les catholiques se plaignaient de l'esprit de partialité et de secte qui régnait dans les écoles communes, et taxaient d'injuste la loi qui les obligeait à payer des subsides pour l'entretien d'institutions où, en conscience, ils ne pouvaient envoyer leurs enfants. On tint des assemblées publiques. Une association se forma pour obtenir d'être libéré de ces charges. On demanda, ou que la taxe fut abolie, ou que le système d'éducation fut modifié. En 1840, les catholiques adressèrent une pétition au Conseil municipal et présentèrent sept écoles catholiques, comme devant avoir droit aux subsides des écoles communes, en se soumettant aux exigences de la loi.

De son côté, la Société des écoles communes adressa ses représentations au Conseil. Les pasteurs des diverses églises protestantes les appuyèrent ; des députés furent nommés de part et d'autre. Ils se rendirent à la salle des délibérations du Conseil de ville. Les protestants présentèrent leur défense ; l'Évêque y répondit par un discours fort remarquable, mais il perdit sa cause. L'affaire fut alors portée devant la Législature : la Chambre des Députés, fit droit à la demande des catholiques, mais le sénat la rejeta. Aux élections suivantes, la question des écoles prit toute l'importance d'une question d'état, les catholiques sous l'impulsion de l'Évêque de New-York tinrent des assemblées, et le résultat fut tel, que leur cause parut trop bien appuyée, et leur parti trop fort, pour qu'on osât leur refuser quelques modifications au système ancien, qui s'effectuèrent bientôt.

Tout le temps que dura cette brûlante controverse, Mgr. Hughes fut l'âme du parti catholique. Plus d'une fois, il eut à se défendre dans la presse périodique, contre des attaques personnelles : on l'accusa de semer la discorde dans l'État.

Il répondit à ses adversaires par ces nobles paroles. "Je ne suis homme ni de contention, ni de querelle. Mes dispositions ont toujours été, je crois, pacifiques et bienveillantes, et la preuve que j'en puis donner, c'est que jamais de ma vie je n'ai eu d'altercation personnelle avec qui que ce soit : je n'ai jamais eu occasion d'appeler les autres en justice, ni d'être cité moi-même devant aucun tribunal. Souvent, il est vrai, les devoirs publics de ma charge m'ont obligé de me mettre en opposition avec des principes que je croyais

“outrageants ou injustes, mais dans ces cas même, j'espère avoir toujours fait une distinction entre la cause en litige, et la personne de mes adversaires.” Ce fait est incontestable, et ce que disait alors l'éminent prélat, il put le dire jusqu'au dernier jour de sa vie.

En 1841, fut établi à Fordham le Séminaire Théologique de *St. Joseph*. Au mois d'août de l'année suivante se tint le premier synode du diocèse de New-York. Une lettre synodale qui parut à la suite, mit en vigueur le décret contre les sociétés secrètes. Et “*les Règlements sur l'administration des églises*”..... qui parurent en 1845, contenaient encore tout le système adopté par cette assemblée.

Vers 1843, l'étendue du diocèse confié à ses soins obligea Mgr. Hughes à demander pour coadjuteur, Mr. T. McCloskey, aujourd'hui évêque d'Albany. Cette demande fut écoutée du Saint-Siège, et le nouvel évêque fut consacré le 10 mars de l'année suivante.

Pendant les émeutes de Philadelphie qui eurent lieu la même année, l'Évêque de New-York se vit contraint d'écrire au Maire Harper, pour réfuter les calomnies lancées contre lui par le *Herald* et le *Commercial Advertiser*. Dans sa réponse on lisait ces paroles qui le concernent :

“Il aborda sur ces rivages en ami, avec quelques guinées seulement dans sa bourse. Il n'a jamais reçu la charité de personne, jamais il n'a emprunté sans rembourser; il n'a également jamais possédé plus de quelques piastres à la fois; jamais encore, il n'a eu de protecteurs dans l'Église ou dans l'État: et voilà celui qui, aujourd'hui, a l'honneur de vous parler comme “Évêque de New-York.”

Après les événements qui provoquèrent cette réponse pleine d'une noble fierté, l'Évêque Hughes partit pour l'Europe afin de procurer à son diocèse les services des Révérends Pères Jésuites, des Frères des Ecoles Chrétiennes, et des Sœurs de la Charité. Son voyage obtint un plein succès et il revint au printemps de l'année 1846. Peu de mois après, le Président de la République le sollicita d'accepter une mission extraordinaire pour le Mexique; il s'en défendit, ayant à remplir des devoirs plus urgents de sa charge pastorale: mais il ne put se refuser au témoignage d'estime et de confiance que lui présentèrent les deux Chambres du Congrès en le priant, l'année suivante, de donner une lecture dans la salle des Représentants à Washington. Il le fit aux applaudissements de tous, et prouva que “*le Christianisme est la seule source de Régénération morale, sociale et politique.*”

La même année son diocèse, trop vaste pour une seule administration, fut démembré: les sièges d'Albany et de Buffalo furent créés et il lui resta encore le comté de l'Etat de New-York au sud de la parallèle du 42^{me} degré, et une partie du New-Jersey.

New-York, en 1850 fut érigé en Archevêché, et Mgr. Hughes se rendit à Rome pour recevoir le *pallium* des mains du Souverain Pontife. En 1853, on créa les nouveaux sièges de Brooklyn et de Newark, et le nombre des Evêques suffragants s'éleva dès lors à sept. L'année suivante se tint le premier Concile de la Province. Peu de temps après la clôture de cette auguste assemblée, l'Archevêque prit de nouveau la route de Rome, sans doute pour faire approuver par le Saint-Siège les décisions des évêques, et surtout pour assister à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. A son

retour, il se trouva de nouveau engagé dans une controverse avec l'éditeur du *New-York Express*. Il s'agissait encore de la propriété des biens ecclésiastiques. Les marguilliers de l'église de St. Louis de Buffalo avaient présenté un projet de loi en leur faveur à la Législature. En défendant cette mesure l'éditeur de l'*Express* affirma que les propriétés de l'Archevêque dans New-York s'élevaient à la somme de 5,000,000 de piastres. Le prélat était absent lorsque cette assertion fut mise en avant: il ne fut pas plus tôt de retour, qu'il la démentit en prouvant que ces biens n'étaient pas les siens, mais ceux de l'église. Une longue discussion s'en suivit et occupa longtemps la presse. L'Archevêque fit ensuite recueillir tous les articles dans un seul volume, en tête duquel il plaça une introduction où il exposait tout son système sur l'administration des paroisses. (New-York 1855.)

Le projet de loi avait cependant été adopté, mais plus tard il fut révoqué par la Législature de 1863.

Le 15 août 1858, l'Archevêque posa la première pierre de sa cathédrale: elle doit être une des plus grandes églises d'Amérique. Lorsque les murs eurent plusieurs pieds de haut, on arrêta l'ouvrage pour donner aux fondations le temps de s'asseoir et de se bien consolider: c'était peu de temps avant que la guerre éclatât, et depuis l'œuvre n'a pas été reprise, et l'Archevêque n'a pu voir réaliser la grande idée de toute sa vie.

Dans l'automne de 1861, peu après l'ouverture des hostilités, l'Archevêque, à l'instigation du gouvernement américain, passa en Europe pour user de son influence auprès des diverses Cours de l'ancien monde, en faveur de l'Union. A son retour, il fut reçu par les membres de la Corporation de New-York. L'ex-sénateur McMurray présenta l'adresse de félicitation et le Prélat y répondit par un discours qui fut publié dans le temps.

Peu après, il prêcha dans la cathédrale de St. Patrice et fit allusion à sa mission en ces termes:

“Je n'avais aucun message diplomatique à présenter; tout autre que moi pouvait s'en charger, ma mission était uniquement de maintenir la paix, de donner des explications, de rectifier des idées erronées, selon que les circonstances de le faire se présenteraient. A mon avis, je n'ai perdu aucune occasion favorable de remplir ce but. C'était-là le seul caractère attaché à mon voyage; j'ai profité de toute circonstance pour atteindre cette fin, pour expliquer ce qui était mal compris, pour inspirer aux peuples étrangers, autant que ma parole le pouvait, l'esprit de paix et des dispositions bienveillantes envers cette nation à laquelle, seule, je dois allégeance et fidélité. Cette tâche n'était pas aussi aisée qu'on aurait pu l'imaginer. Le succès n'a pas été aussi heureux que je l'aurais désiré. Cependant, j'espère que le voyage, entrepris principalement dans les intérêts de mon pays, ne sera pas entièrement perdu, et que soit directement, soit indirectement, il aura quelque bon résultat.

Le 1^{er} novembre 1862, l'Archevêque écrivait, sur le même sujet, à Mr. Seward, Secrétaire d'Etat; et dans sa lettre on remarque ce passage: “Je crois que, pour le présent, il serait inopportun de rendre public ce qui s'est passé de l'autre côté de l'Océan: car, je ne puis assurer que, quelque parole, quelque acte, quelque influence de ma part, ait pu, tant soit peu, empêcher soit l'Angleterre, soit la France, d'entrer dans nos divisions intestines, qui menacent l'Union de nos

“ États jadis si prospères. D'un autre côté, cependant, je puis dire que je n'ai passé ni un jour, ni même une heure à l'étranger, sans profiter de toutes les occasions de maintenir l'entente entre l'Europe et l'Amérique. Jusqu'à ce jour, la paix n'a pas été troublée; mais que l'Amérique se tienne prête, car il n'y a pas d'amour pour nous de l'autre côté de l'Atlantique. Les États-Unis y sont généralement mal connus, sinon méprisés, et dans la conversation on y parle des Américains avec les mêmes termes de mépris que nous emploierions à l'égard des habitants des îles Sandwich, du territoire de Washington, de l'île de Vancouver, des établissements de la Rivière-Rouge ou de la baie d'Hudson.....

“ Sur cette courte réponse, vous pouvez cependant me rendre le témoignage que de tous côtés j'ai plaidé pour le maintien de la paix, tant que j'ai pu concevoir quelque espoir; mais toute espérance évanouie, j'ai opiné pour que la guerre se poursuivît avec vigueur, afin que la victoire se décidât promptement pour un parti ou pour l'autre.”

Quoique l'Archevêque n'entre pas dans le détail des démarches qu'il fit auprès des Cours étrangères, les événements qui ont suivi semblent démontrer que sa mission n'a pas été entièrement sans succès; que peut-être même elle a obtenu son but principal, le maintien de la paix entre les gouvernements de l'Europe et celui de la République américaine.

Un des derniers services qu'il rendit à sa chère ville de New-York, fut de se rendre à la prière du Gouverneur, lors des émeutes de Juillet 1863. Tout affaibli qu'il était, il consentit à parler aux émeutiers. Une foule immense s'assembla sous le balcon de son palais, et sa voix éloquente et persuasive rétablit le calme au plus fort de l'orage.

Il y en eut un autre plus important pour toute la province ecclésiastique de New-York, ce fut la fondation d'un Collège et d'un Grand-Séminaire provinciaux. Dans ce dessein, d'accord avec tous les évêques ses suffragants, il fit acheter les magnifiques bâtiments de l'ancien collège protestant de Troy. Il offrit la direction de ces deux nouvelles maisons à la Société de St. Sulpice. Les sollicitations furent pressantes et souvent répétées par l'archevêque et les évêques de la province. Malgré le vif désir de coopérer à cette œuvre si importante au bien du clergé américain, la Société de Saint Sulpice ne crut pas pouvoir accepter, pour le moment. Le Séminaire s'ouvrira cependant, sous la direction de savants professeurs venus d'Europe.

Depuis plus d'un an, la santé du prélat baissait sensiblement. Vers la fin de décembre, il tomba sérieusement malade: le dernier jour de l'année il reçut les sacrements des mains du Rév. Père Quinn, curé de l'Église de Saint Pierre: il jouissait de toutes ses facultés et conversait librement, mais bientôt les défaillances se firent sentir. Depuis le samedi soir, 2 janvier, jusqu'au dimanche à midi, il ne s'opéra pas de grands changements dans son état, mais il était d'une grande faiblesse, pouvant à peine lever les mains et se faire entendre. Dans toutes les églises, le clergé et le peuple étaient en prière pour lui obtenir le retour à la santé ou la grâce d'une bonne mort. Dans l'avant-midi, les personnes qui le servaient parvinrent à lui faire prendre un peu de bouillon. Ses amis, conçurent alors quelque espoir de prolonger encore sa vie, mais cet espoir fut de

courte durée. Vers une heure l'Archevêque perdit connaissance. Les Evêques d'Albany et de Brooklyn l'assistèrent jusqu'à la mort. Le Docteur Nelligan, Messieurs le Grand-Vicaire et le Secrétaire de l'Archevêque, beaucoup d'autres membres du clergé, les deux sœurs du prélat, la Mère Angèle, supérieure de l'Hôpital de St. Vincent et Madame Rodrigues, les docteurs T. Wood et A. Clarke étaient présents à cette dernière réunion de famille.

Environ deux heures avant son dernier soupir, l'Archevêque éprouva une série de spasmes et de légères convulsions. Le Père Starrs debout près de son lit récitait les prières pour une bonne mort et les assistants s'unissaient à ces prières. Mgr. McCloskey commença ensuite les prières des agonisants: et pendant que tous répondaient, avec des accents entrecoupés de sanglots, l'Archevêque rendit à Dieu sa belle âme avec tout le calme, le recueillement et la paix du véritable chrétien et du prédestiné, le 3 janvier, à 7½ h. du soir.

Il mourut, comme il l'a dit lui-même dans son expressif langage: “ En croyant aux vérités enseignées par l'Église Catholique, aussi fermement que pendant toute sa vie.” Ses deux sœurs assistaient à ses côtés, en ce moment suprême, et quand il eut expiré, la Mère Angèle se sentit assez forte pour rendre à son frère bien-aimé le douloureux service de lui fermer les yeux.

Aussitôt qu'ils furent informés de la mort de l'illustre Prélat, le Secrétaire d'Etat, au nom du Président Lincoln, le Gouverneur de l'État de New-York, le Conseil Municipal, firent parvenir à l'archevêché leurs compliments de condoléance dans les termes les plus honorables pour la mémoire du vénérable défunt.

L'église cathédrale fut aussitôt transformée en chapelle ardente pour l'exposition du corps et les obsèques. Les murs furent tendus de draperies noires, dont l'effet lugubre était relevé par de grandes croix de mérinos blanc, des couronnes, des rosettes et des nœuds de la même couleur.

Au centre de la nef s'élevait le catafalque. L'Archevêque y fut placé revêtu de la mitre et de ses ornements pontificaux; on l'apercevait de toutes les parties de l'église.

On évalue à plus de deux cent mille le nombre des citoyens de tout rang et des étrangers qui, malgré la rigueur de la température, se présentèrent pour visiter la cathédrale pendant les jours qui précédèrent les funérailles.

Le 7 de janvier, qui était le jeudi, l'église présenta le plus beau spectacle qu'on eut encore jamais vu dans New-York.

Huit évêques, et plus de deux cents prêtres réunis des diocèses de Baltimore, de Buffalo, de Portland, de Hartford, de Philadelphie, de Burlington, de Boston, de New-York, de Brooklyn, d'Albany, de toutes les parties de l'archidiocèse de New-York, et même du Canada, avec les supérieurs des Jésuites, des Bénédictins, des Augustins, des Passionistes, des Paulistes et des Rédemptoristes remplissaient et ornaient le sanctuaire.

Dans la nef, des places d'honneur étaient réservées aux supérieures des Sœurs de Charité, de la Morey et aux directeurs des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Les sociétés catholiques étaient représentées par des députations de la Saint-Vincent de Paul, de la Saint Patriée et des divers collèges.

La cité de New-York, par son Maire, le Contrôleur, le Shérif et tout le Corps Municipal.

L'armée par les généraux Dix, McClellan, Sikles et Meagher, par les Colonels Nugent, Wilson, Egan, Bastley et grand nombre d'autres officiers de tout grade.

Parmi les membres de la Cour et du Barreau, on distinguait les juges Daly, White, Sutherland, O'Gorman, McKeon et plusieurs Avocats de distinction.

Parmi le groupe des étrangers, le Consul de France, le Commandant et les Officiers de la *Tysiphone* de la marine impériale, en station dans le port.

Grand nombre de protestants distingués s'étaient rendus à l'invitation avec une foule nombreuse de personnes des premiers rangs de la société.

Partout dans la ville les drapeaux flottaient à mi-mât; les Cours de Justice avaient suspendu leurs fonctions.

La Mairie, le contrôle et plusieurs autres administrations avaient fermé leurs offices; les écoles leurs classes, et un très grand nombre de marchands leurs magasins, sans distinction de croyance ni de culte. Tous les abords de la cathédrale étaient envahis par la foule, et l'on avait été obligé de barrer les rues avec une triple chaîne pour empêcher le peuple de pénétrer dans l'église.

A dix heures commença l'office des morts. La messe solennelle fut chantée par Mgr. Timon, Evêque de Buffalo. Tous les chœurs des Eglises catholiques de la ville s'étaient réunis sous la direction de M. Bergé et M. Harrisson tenait l'orgue.

Après la messe, Mgr. McCloskey, Evêque d'Albany monta en chaire. Il choisit pour texte ces paroles du chapitre IV^{me} de la seconde épître de St. Paul à Timothé :

"J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi: il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de la justice, que le Seigneur, le juste juge, me donnera en ce jour, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui chérissent sa venue."

L'orateur commença par montrer que ces paroles, mieux placées sur les lèvres de l'illustre défunt que sur les siennes, n'avaient point été prononcées autrefois par l'Apôtre dans un esprit d'ostentation ou de vaine gloire; mais dans un esprit de charité, pour la consolation des fidèles qu'il avait évangélisés, et qui, allant bientôt perdre leur père dans la foi, se seraient abandonnés à une trop grande douleur, s'ils n'avaient pas été fortifiés par le souvenir de la magnifique récompense dont il allait jouir bientôt pour ses immenses travaux.

"Ainsi en est-il de nous, continua l'éloquent prélat, nos têtes se courbent sous le poids de la tristesse, nos cœurs sont brisés de douleur, car notre bon, notre grand Archevêque n'est plus! Celui que nous avons tant aimé, celui qui fut notre père, notre bienfaiteur, notre guide, notre ami dévoué, notre gloire, notre joie, celui qui fut si longtemps au milieu de nous une colonne et une tour protectrice, nous a quitté. Cette voix éloquente, ces discours inspirés, ces leçons de sagesse, ces conseils fraternels, ces exhortations chaleureuses et pathétiques, qui, si souvent, ont retenti à nos oreilles comme une suave harmonie, qui ont été un flambeau à notre esprit, une suavité à nos cœurs, nous ne les entendrons plus. Et nous serions tentés de nous abandonner entièrement à la vivacité de notre douleur, si nous ne pensions l'entendre encore nous adresser ces paroles: Ne pleurez pas, mes chers en-

fants, ne vous laissez pas aller à la tristesse à cause de moi, fortifiez-vous dans la pensée que j'ai combattu le bon combat, que j'ai achevé la tâche qui m'avait été confiée, que ma course est terminée, que j'ai conservé la foi parmi vous, et que maintenant je n'attends plus que ma couronne.

En poursuivant son discours, l'évêque d'Albany s'attache à montrer la grandeur de la perte que viennent de faire l'église de New-York, l'église d'Amérique, l'église catholique toute entière, le pays et tous les amis de l'Archevêque à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. Il ne veut point entrer dans le récit des grands événements de cette carrière si bien remplie; il laisse, dit-il, à une voix plus éloquente un tâche qu'il trouve au-dessus de ses forces. (*) La seule chose qu'il dira c'est que toutes les espérances que l'on conçut de l'Archevêque, dès le jour de son sacre, se sont pleinement réalisées. Ici un souvenir se présente à la pensée de l'Orateur, et il le rappelle avec des paroles touchantes qui ont profondément ému tout l'auditoire:—

"C'était à pareil jour, et plusieurs d'entre vous, bien-aimés frères, se le rappellent. C'était à pareil jour, le lendemain de la fête de l'Epiphanie, il y a juste vingt-six ans, le pontife que nous pleurons était prosterné à la même place, où vous voyez sa dépouille mortelle, car l'autel était alors à cet endroit: il était dans la plénitude de la santé, dans toute la vigueur, la fraîcheur et la maturité de sa haute intelligence, il était agenouillé aux pieds du vénérable évêque Dubois, et recevait la consécration épiscopale. L'huile sainte avait coulé sur son front: les mains de l'évêque consécrateur avaient été imposées sur lui, les prières solennelles de l'Eglise avaient été récitées, la mitre placée sur la tête, l'anneau épiscopal au doigt, le bâton pastoral dans ses mains, il se releva pour prendre son rang parmi les Evêques de l'Eglise catholique. Je me rappelle fort bien cette scène imposante, qui contraste si douloureusement avec celle que nous avons sous les yeux. Je vois encore tous les regards fixés sur le nouvel Evêque; tous admiraient cette mâle et noble contenance, ce regard où se peignait l'énergie unie à la bonté, à la suavité même, ce maintien si calme, si modeste; tous se sentaient attirés vers lui. Dans cette vaste assemblée, prêtres et fidèles sentaient palpiter leurs cœurs de courage et d'espérance; chaque âme était remplie de joie, et pour ainsi dire d'une nouvelle vie. . . . Nous contemplions avec bonheur la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui; notre attente, nos espérances n'ont point été trompées."

Ici se déroule un tableau abrégé des travaux de l'illustre prélat, de sa fermeté, de sa persévérance jusqu'au dernier jour, de sa résignation, lorsqu'on lui annonça ses derniers moments; de sa piété dans la réception des derniers secours de l'église, de son calme, de sa patience dans ses cruels souffrances; et maintenant qu'il est mort, plein de jours et de gloire, tout les préjugés se taisent et toutes les voix s'élèvent pour rendre hommage à l'élevation de son esprit, à la grandeur de son courage, à la bonté de son cœur, si tendre pour les pauvres, si fidèle à l'amitié, et au désintéressement de ses vues dans toutes ses entreprises.

"Maintenant, conclut l'éminent Orateur, nous devons lui payer le dernier tribut de l'amitié, et prier pour le repos de son âme. Quelque haute que soit la position qu'il ait occupée dans l'église, nous ne demandons pour lui, comme pour aucun autre, l'exemption de toutes les fragilités de la faiblesse humaine.

"Il a quitté ce monde préparé et fortifié par les sacrements, par une vie saintement laborieuse, par une vie de piété sincère et sans ostentation, par un dévouement entier à sa mission, mais dans le cas où la fragilité humaine laisserait encore dans cette grande âme quelque tâche à expier, avant qu'elle soit trouvée assez pure pour paraître en la présence de Dieu, oh! prions de tout notre cœur, c'est notre magnifique et consolante croyance, que séparés de corps nous sommes

(*) La cathédrale de New-York doit rester un mois sous ses tentures de deuil: le mois expiré, on y chantera un service, pour le repos de l'âme de l'Archevêque, et Mgr. Purcell, Archevêque de Cincinnati, prononcera son oraison funèbre.

unis d'esprit ; que nous pouvons encore l'aimer et prier pour lui : que nous pouvons l'aider de nos pauvres et humbles mais ferventes prières. Vous donc, mes frères, prélats de l'Église de Dieu, vous priez particulièrement pour lui. Nous qui avons laborieusement travaillé à ses côtés, nous qui l'avons si bien connu, nous qui avons été assistés de ses conseils, aidés de sa sagesse, oh ! prions, prions pour lui ! Et vous, vénérables pasteurs et prêtres de cet archidiocèse sur beaucoup desquels il a imposé ses mains vénérables, vous qui si longtemps l'avez considéré comme votre gloire, votre lumière, votre soutien, votre joie, priez aussi pour lui ! Et vous, Vierges saintes de l'Église, épouses de Jésus-Christ, priez pour lui ! Et vous, petits enfants, sans pères et sans mères, orphelins de l'Église, pour qui il a été un tendre père, un généreux bienfaiteur, priez pour lui ! Et vous catholiques, tous ensemble et chacun privément, riches et pauvres, petits et grands, de tout rang, de toute condition, vous lui devez une dette de gratitude, que vous ne pourrez jamais payer. Ah ! du moins priez pour lui ! Seigneur, donnez lui le repos éternel, et que la lumière de l'immortalité brille à ses yeux !... Encore un moment et vous direz adieu à ses restes mortels. Encore un moment, et la mitre en tête, revêtu de ses ornements pontificaux, il s'en ira solennellement, disant à tous un dernier adieu ! Il ira prendre place parai les prélats ses prédécesseurs qui reposent sous les voûtes de cette insigne cathédrale. Il s'en ira, entouré de toutes les prières de l'Église, et quand les accents des mélodieux tonneaux retentiront sous les nefs sacrées, nous croirons entendre s'y mêler suavement et résonner encore après elles ces consolantes paroles : " J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi, et il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de la justice."

Après ces éloquentes et touchantes paroles, les chœurs entonnèrent le *Requiem* de Mozart, accompagnés du jeu triste des orgues. Le clergé, les prélats, entouraient le catafalque, les fidèles baignés de larmes et sous l'émotion des discours qu'ils venaient d'entendre priaient dans le recueillement et le silence. Les pontifes firent les *absoutes* solennelles, répandirent l'eau sainte, l'eucens bénit et des prières ferventes autour de cette dépouille vénérée.

Avant de transporter le corps à sa dernière demeure et au moment de fermer le cercueil, tous les regards se portèrent sur cette auguste figure où brillait encore un dernier rayon de gloire, et chacun, à travers ses larmes lui dit au fond de son cœur un tendre adieu.

Le cortège funèbre s'achemina ensuite vers le lieu de la sépulture ; les prêtres portaient le fardeau précieux, couvert des fleurs de la piété filiale et de la reconnaissance. L'illustre prélat, réuni à ses pères repose maintenant en paix ; que la joie du Seigneur couronne ses travaux !

Bien des jugements seront portés sur l'illustre Archevêque de New-York, et avec des appréciations diverses, mais toutes les voix s'uniront, pour rendre hommage à la grandeur de son caractère, à l'élevation de ses vues, à la noblesse de ses sentiments, à la droiture de ses intentions. Ame ardente et fortement trempée, il se plaisait au milieu des luttes comme le marin au milieu des orages. Il n'en refusait aucune, il acceptait, il recherchait même toutes celles auxquelles se trouvait mêlé quelque intérêt religieux. Aussi a-t-il rempli tout le nouveau monde du bruit et de l'éclat de ses polémiques, et, comme le remarquait dernièrement un judicieux publiciste, personne mieux que lui ne personnifiait l'Église militante sur notre Continent. Les éminentes qualités de son esprit et de son cœur lui avaient acquis un ascendant incontestable sur ceux qu'il gouvernait et sur ceux même qui le combattaient. L'Église d'Amérique lui est redevable d'immenses services et c'est à lui, en grande partie, qu'elle doit les progrès, les développe-

ments de ses vingt-cinq dernières années et la position honorable dont jouissent l'Épiscopat et le clergé catholique dans les États-Unis.

Lorsqu'il fut consacré Evêque, coadjuteur de Mgr. Dubois, l'Église de New-York était, pour ainsi dire, aux premiers jours de son enfance, le clergé était peu nombreux, les églises rares et disséminées à plusieurs milles de distance sur un vaste territoire. En peu d'années, un changement prodigieux s'opéra, les temples surgirent de tous côtés, comme par enchantement, tandis que les écoles et les collèges s'élevaient dans toutes les parties du Diocèse. Par les soins de l'actif prélat, des maisons d'éducation, entretenues par la libéralité des catholiques, furent construites dans presque tous les quartiers de sa ville épiscopale, rivalisant avec les meilleures institutions protestantes. Le succès couronnait toutes ses œuvres, et jamais pontife dans le nouveau-monde n'eut une vie plus agitée, ne trouva des temps plus difficiles, avec autant de distinction, de gloire, d'éloges et d'applaudissements ! Comme écrivain, l'Archevêque de New-York se distingue par un style vif, facile et énergique, par la profondeur des pensées et la solidité des preuves, et une grande connaissance des Pères et des auteurs ecclésiastiques. Il a laissé plusieurs ouvrages, la plupart sur des matières de controverse. Outre ceux que nous avons déjà cités, nous avons encore les "*Lectures sur les causes qui ont amené les calamités du temps*," la "*Revue des lettres de Kerivan*."

Concluons avec un éminent publiciste protestant : " L'Archevêque Hughes fut réellement un grand homme, un homme richement doté de la nature. Ce fait a été plus sensible encore pour ceux qui l'ont connu et l'ont approché de plus près. De lui on ne put dire, qu'il n'y a pas de grand homme pour son propre valet, car l'Archevêque, dans la conversation et toutes ses manières, sut toujours allier la dignité au naturel, à la familiarité même. Il rendait sa société agréable, instructive, comme peu d'hommes livrés à des études sérieuses savent le faire. Son caractère est à l'abri de toute tache, sa vie en harmonie avec ses enseignements, et en terminant une carrière si longue, si laborieuse, si traversée, si pleine d'événements, il laisse un souvenir que son Église, ses parents, ses amis, peuvent recueillir comme un précieux héritage et conserver avec un juste orgueil."

Un si glorieux témoignage rendu à l'éminent prélat par ceux mêmes qui ne sont pas ses enfants, n'est-il pas un des plus beaux triomphes de l'Église catholique, une réponse à ses ennemis qui ne veulent pas qu'elle puisse rien produire de grand, comme si les saints dans tous les temps n'avaient pas été les plus grands hommes de la religion, de l'état même, et les plus illustres bienfaiteurs du monde entier.

LA VIE ANIMALE ET SES MYSTÈRES.

Tout dans la nature est plein d'ordre et d'harmonie. Le minéral, la plante, comme l'animal, jouent chacun leur rôle dans ce concert général : tout y est providentiellement calculé d'après des lois éternelles qui ne sont que la manifestation de la volonté divine. Chaque contrée du globe a sa source de vie, et la répartition des êtres qui l'animent varie d'après l'étendue et la fertilité

du sol, la température et l'humidité de la région, la douceur et l'inconstance du climat.

Un ordre parfait règne partout entre les minéraux, les plantes et les animaux, comme il règne entre les organes du dernier des vermicelles.

Sous divers prétextes, l'homme met souvent le trouble et le désordre dans cette harmonie. Le poisson fuit devant des eaux que l'industrie a corrompues ; les plantes souffrent de l'air vicié qui sort des fournaies ardentes où les métaux se fondent et se réduisent ; les insectes, à défaut de plantes, disparaissent à leur tour et ne servent plus de pâture aux oiseaux chanteurs.

Arrêtons-nous un instant pour voir la différence qui existe entre la nature et l'art, entre la beauté vierge d'une contrée sauvage et la richesse factice de nos jardins de plantes et de nos jardins d'animaux.

Faisons ensemble une visite au jardin zoologique, (à celui, par exemple, de M. Guilbant).

Nous y voyons des pares de fleurs ménagés au milieu des cages d'oiseaux et des cabanes de mammifères. Tout y respire l'aisance et la tranquillité. Cependant on croirait voir surtout l'ennui sur les traits ou dans la physiologie de ces animaux si bien traités.

Ici, des lions ou des tigres à moitié endormis baillent ou mugissent derrière leurs barres de fer ; là, des gazelles, des buffles, ou des chèvres ruminent paisiblement l'herbe que le gardien a mise dans leur cabane ; plus loin, les oiseaux de proie, se sentant trop à l'étroit dans leurs volières, poussent des cris aigres et tristes ; plus loin encore, des oiseaux granivores de tout genre et des mammifères de petite taille becquettent paisiblement leur maïs ou leur millet, rongent à leur aise leurs carottes ou leurs feuilles de chou.

Il faut des soins de tous les instants pour conserver ces divers êtres dans un état de santé convenable. Aux uns, il faut alternativement de la chair fraîche ou des os que la boucherie fournit ; aux autres, il faut des poissons de mer ou d'eau douce, tantôt morts, tantôt vivants ; à d'autres encore, il faut le fourrage sec des magasins, l'herbe fraîche des prairies ou les grains durs et presque inaltérables des marchands. Et encore meurent-ils la plupart au bout de fort peu de temps. L'expérience a appris, en effet, combien de jours, de mois ou d'années chaque espèce peut vivre dans ces conditions artificielles.

Outre les vivres, il faut aussi de l'eau, autant comme boisson que pour entretenir la propreté du corps, et de nombreux gardiens veillent avec un soin particulier à ce que la propreté règne aussi bien dans le repaire que dans l'étable. Les soins hygiéniques leur sont indispensables à tous.

L'administration ne veille pas avec moins d'attention à ce que la demeure de chacun varie plus ou moins selon la rigueur des saisons. Les uns demandent des couvertures ou des paillassons pour les abriter contre le froid de l'hiver ; d'autres réclament des précautions particulières contre la chaleur et la sécheresse.

En un mot, tous exigent des soins continuels, une attention et une surveillance sévères de tous les moments ; et, malgré la bonne administration et un nombreux personnel, des maladies surgissent encore de temps en temps, et l'on calcule avec une certitude assez grande, comme nous venons de le dire, au bout de combien d'années il faudra renouveler chaque sujet ou chaque groupe d'animaux. On sait d'avance que tel singe périra par des

tubercules dans les poumons, tel oiseau rapace par des attaques épileptiques, tel autre mammifère par le défaut d'activité des voies digestives.

Il faut toute l'intelligence de l'homme et une grande activité jointe à une très-longue expérience pour bien diriger un jardin zoologique.

Visitions maintenant une contrée sauvage quelconque, de préférence un pays que l'homme a peu parcouru, une région abandonnée à elle-même. Qu'y voyons-nous ? Des animaux de tout genre en pleine liberté, les uns dans les bois, les autres dans les champs ; tous plus ou moins sains et forts, parfaitement propres, cherchant chacun sa pâture, sans gardiens pour les nourrir, sans aides pour les soigner ou les guérir. Tous ces êtres vivent et se propagent au milieu d'une belle végétation qui se renouvelle sans cesse. Merveille non moins grande ! le nombre des carnassiers est parfaitement calculé sur le nombre d'herbivores qui doivent les nourrir, comme la taille de ces derniers est réglée d'après l'étendue du continent qui les renferme et la quantité d'herbe qu'il peut produire. Les insectes sont bien en rapport soit avec les oiseaux et les mammifères qu'ils sustentent, soit avec les familles de plantes qui les nourrissent. Les plus grands animaux terrestres, l'éléphant, la girafe, le rhinocéros, appartiennent à l'ancien continent, qui est le plus vaste, tandis que le plus grand herbivore d'Amérique est le lama, le plus grand herbivore de la Nouvelle-Hollande, le kangaroo, et le plus grand mammifère de Madagascar, l'indri. Chacun pourvoit à son entretien, prend une nourriture conforme à la saison, et des milliers d'insectes sont chargés de faire disparaître les miettes tombées de la table des grands, les ordures ou les débris qui pourraient infecter une contrée. L'activité de certains d'entre eux est si grande, que les parties molles d'un cadavre disparaissent parfois au bout de quelques heures ; seul, le squelette, tel qu'une charpente solide et peu altérable, est abandonné. Le soleil et la lune interviennent ensuite à leur tour : le premier, en formant les nuages au moyen de l'eau qu'il transforme en vapeur et qu'il fait retomber ensuite sous forme de pluie pour arroser les champs et entretenir la circulation des fleuves ; la seconde, en produisant les marées et une circulation véritable dans ce grand égout, qui reçoit les eaux du monde entier, et qu'on appelle océan.

Si l'existence de tous ces organismes est assurée pour la plupart pendant l'été, en est-il de même pour l'hiver ? Faudra-t-il que pendant la moitié de l'année ils vivent décidément de l'économie qu'ils ont faite pendant l'autre moitié ? Si mince qu'ait été leur prévoyance, ils ne sont jamais pris au dépourvu cependant ; la fourmi nous en donne un curieux exemple. Ce n'est cependant pas par des greniers d'abondance qu'ils font face aux difficultés. À l'approche de l'hiver, avant que le froid ne se fasse sentir, avant qu'il n'y ait encore la moindre apparence de disette, les oiseaux chanteurs de nos buissons, les rossignols, comme les fauvettes, qui tous vivent d'insectes et de vers, émigrent, sachant bien que la pâture leur ferait bientôt défaut ; ils vont passer leurs quartiers d'hiver dans un climat plus doux, certains d'y trouver l'aisance et même le confortable. Ils ont, dirait-on, des goûts aristocratiques.

D'autres, comme les chauves-souris, les marmottes, les loirs et les ours, ont des mœurs plus simples ; pour ne pas manger pendant l'hiver, ils s'endorment, et ils ne sortent de leur sommeil léthargique que quand la

chaleur du printemps a fait éclore les insectes ou germer les plantes.

N'ayant pas de gardiens pour les couvrir de pailles, qu'advient-il de ceux qui ne quittent pas leur pays, leur cité pendant l'hiver ? Quelqu'un a soin de leur donner, à leur insu, une robe d'hiver, mieux garnie et moins froide que celle d'été, couverte d'un duvet plus moelleux et plus épais. C'est ainsi que le cheval exposé au froid prend un poil d'hiver, et que toutes les fourrures sont plus belles et mieux garnies en hiver qu'en été, dans les régions glacées que dans les tropiques. Si la zibeline a une fourrure si belle et d'un si grand prix, c'est qu'elle ne quitte pas les glaces polaires.

La vie se maintient ainsi dans la nature sans aucune intervention de notre part, sans le secours des arts humains, sans administrations et sans gardiens.

Le travail et la paresse.

NOUVELLE.

II.

(Suite et fin.)

COMMENT LA PARESSE CONDUIT AU CRIME.

— L'homme doit, avant tout,
" chasser la paresse de ses
" mœurs : *Qui travaille prie.*"

S. AUGUSTIN.

Bien des années s'écoulèrent depuis les événements que nous avons racontés dans la première partie de cette histoire ; et, quand nous retrouvons nos anciennes connaissances, le temps, et, plus que cela encore, les différentes phases de leur existence les ont tellement transformées, qu'il faut savoir que ce sont elles pour les reconnaître. Ainsi Robert le mendiant, le chiffonnier, l'homme de peine, est aujourd'hui l'homme de confiance et presque le patron de la maison Lereuille et Cie.

Comme vous le pensez, son extérieur s'est senti de sa position nouvelle ; c'est un homme de bon air, à la tenue soignée, aux manières simples, mais distinguées ; en un mot, Robert avait su monter avec la fortune, et se rendre digne de ses faveurs !

D'abord, par sa bonne conduite et son activité au travail, Robert avait su devenir, en peu de temps, l'homme de confiance de son patron ; puis, la mort du caissier, qui arriva quelque temps après son entrée dans la maison, et la difficulté que trouva M. Lereuille à le remplacer permit à notre héros de montrer son intelligence et sa capacité ; alors l'honorable négociant se l'adjoignit comme second ; puis, peu à peu, fatigué du fardeau des affaires, il s'en déchargea sur lui ; et, comme nous l'avons dit plus haut, un beau jour Robert en arriva à se trouver presque le chef de cette importante maison.

Notre héros, voulant se mettre à la hauteur de sa position nouvelle, prit des maîtres en tous genres, fit des lectures choisies, s'entoura de relations honorables et bien placées, développa son esprit, étendit son jugement, en un mot, se transforma de telle sorte que qui que ce fût au monde n'eût jamais deviné le mendiant, l'enfant trouvé, dans la tenue élégante, dans les discours sages et éclairés du caissier, commis principal de la maison Lereuille et Cie.

Le bon négociant, fier de ce qu'il appelait le miracle de l'honneur et du travail, aimait Robert comme son fils ; et, parmi les intimes de la famille, il circulait à bas bruit qu'aussitôt la sortie de pension de Mlle. Blanche, son unique enfant, il comptait l'aimer comme un gendre et un successeur.

Robert était donc heureux ; mais il n'était point ingrat, bien au contraire ; car toujours il avait conservé, non-seulement une correspondance, mais les relations les plus affectueuses avec le bon capitaine, cause première de sa fortune. Seulement, avec le temps, ces relations amicales avaient changé de nature : elles n'étaient plus de protecteur à obligé, elles étaient devenues celles de deux hommes de cœur qui savaient s'apprécier et se comprendre.

La montre aussi, bijou reçu avec tant de bonheur, avait toujours conservé les honneurs du gousset de son maître, malgré que bien souvent d'autres plus élégantes lui eussent été offertes en échange d'elle. Robert répondait alors en souriant :

— Merci de votre bonté, mais je conserve ma vieille amie ; c'est mon talisman, c'est un souvenir bien cher, elle ne me quittera jamais.

Maintenant que nous avons renouvelé connaissance avec notre héros, nous allons suivre le cours de son histoire.

Un jour que, comme de coutume, il travaillait enfermé dans son cabinet, on frappa doucement à la porte, et le capitaine se présenta devant lui.

— Toi, Edouard ! s'écria Robert en quittant promptement son fauteuil et s'élançant dans les bras de son ami, est-ce une heureuse ou une mauvaise fortune qui t'amène parmi nous, et te fait ainsi quitter ton chez-toi et ta famille au milieu de ce rigoureux hiver ?...

— Tu en jugeras toi-même, ami, répondit le capitaine, car j'ai à te demander un service ; et comme ce que j'ai à te confier est beaucoup trop sérieux pour l'écrire, je me suis décidé à faire le voyage. Tu le vois, Robert, comme toujours, je compte sur toi.

— Et bien tu fais !... Mais parle, s'exclama Robert en serrant la main de son ami entre les siennes, et répétant le mot d'un ministre célèbre : " Si ce que tu vas " me demander est possible, c'est fait ; si c'est impossible, ça se fera."

Le capitaine se prit à sourire. " C'est très-possible et très-facile, dit-il, mais il faut la discrétion la plus grande et la plus entière ; et puisque je ne peux pas agir moi-même, j'ai pensé à toi pour me remplacer. Ecoute, voici ce dont il s'agit ; seulement, pour que tu me comprennes, je dois remonter de plus loin et rappeler un temps pénible pour nous deux, en te parlant des deux années que nous avons passées au régiment. Tu me le pardonnes, n'est-ce pas ?"

Une douce étreinte fut toute la réponse de Robert, et Edouard reprit son récit.

" Tu te souviens sans doute encore de mon pauvre frère, mort si malheureusement ? Mais tu en ignores les tristes causes, et c'est de ces événements terribles dont je vais te parler.

" Jules, mon frère, était, comme tu sais, officier dans le même régiment que moi. C'était bien le cœur le plus noble, le plus généreux, l'âme la plus belle, la meilleure, mais aussi la tête la plus légère, la plus folle, la plus extravagante qu'il se puisse imaginer. Sortis tous les deux de Saint-Cyr la même année, nous eûmes la

chance heureuse d'être désigné pour le même régiment qui faisait partie de l'expédition d'Algérie. J'avancé rapidement ; mais le pauvre Jules fut moins favorisé, il resta dans son même grade, et cela, non pas par manque de talent, de bravoure et d'intelligence, mais seulement parce que sa mauvaise tête indisposait toujours ses chefs contre lui. Grâce à elle, il passait la moitié de sa vie aux arrêts, et le reste en querelle ou en bataille avec ses camarades : et tu comprends que tout cela exaspérait encore davantage cette nature ardente et inquiète.

« Un soir après le dîner, le vin, la fumée du tabac ayant échauffé plus que de coutume la cervelle des jeunes sous-lieutenants dont mon frère faisait partie, on parla des dames de la ville ; et on tint, il paraît, des discours fort légers sur une jeune marchande nouvellement arrivée dans le pays.

« Jules, entraîné par son cœur, prit vivement la défense de la pauvre accusée, quoiqu'elle lui fût complètement inconnue. Jusque-là tout était bien et honorable de sa part ; mais, hélas ! sa tête terrible se mit de la partie, et comme la discussion s'était échauffée et que les officiers soutenaient fortement la calomnie dont la malheureuse femme était, je l'ai su depuis, bien innocente, Jules, toujours extravagant et bravache, se posa, non plus seulement comme le défenseur d'une femme injustement accusée, mais comme l'appui intéressé de la jeune marchande qu'il s'engagea à épouser afin de la mettre à l'abri, par le rang et le nom d'un homme honorable, de toutes les attaques auxquelles elle devait être en butte.

« Le lendemain, cette querelle et le défi qui en avait été la suite me furent contés ; mais je n'y attachai aucune importance, pensant que les fumées du vin les ayant fait naître, ces folles paroles se dissiperaient avec elles. Hélas ! quelle fut ma surprise lorsque, le soir même, Jules entra dans ma chambre pour me montrer une lettre par laquelle il sollicitait de mon père l'autorisation d'épouser la jeune femme, sujet de la querelle qui s'était élevée au café !

« Je me récriai vivement sur l'extravagance de cette démarche, et, faisant à Jules toutes les observations que me dictait ma tendre affection pour lui, je finis en lui rappelant le mot de César ; qu'il ne lui suffisait pas que sa femme fût vertueuse, mais qu'il fallait encore que tout le monde le crût.

« Mon frère m'écoutait en silence, mais avec impatience, car il battait la terre avec son pied, et mordait vivement ses moustaches.

— As-tu fini ton sermon ? me dit-il enfin ; tu dois cependant bien savoir que chez moi, lorsqu'une décision est prise, rien ne me fait changer de résolution. Ainsi donc, prends ton parti sur ce que tu nommes ma sottise, et envoie ma lettre.

— Non, répondis-je avec sévérité, je n'enverrai pas cette lettre, parce que je ne veux pas être ton complice. Au contraire, tu me trouveras contre toi, car je vais moi-même écrire à mon père pour le prier de mettre ordre à ta folie insigne.

— Comme tu voudras, dit Jules avec un sang-froid qui me surprit, et il me quitta.

Durant tout un grand mois, je ne pus le rejoindre tant il mit de persévérance à m'éviter, et ce fut par un de ses camarades que j'appris que mon père lui avait envoyé un refus formel sur cette demande de mariage,

et qu'il se disposait à y répondre par des sommations respectueuses.

« Je voulus absolument alors parler à Jules et j'y parvins à grand-peine. Il me reçut avec une froideur repoussante, et, prières, supplications, menaces, rien ne parvint à l'ébranler.

« Ces discussions de famille firent du bruit dans le régiment, et notre colonel, voulant joindre son autorité à celle de mon père, se refusa à demander au ministre l'autorisation nécessaire à ce mariage. Jules alors donna sa démission, et, peu de jours après, fit célébrer dans l'église principale d'Alger une union qui commençait sous de bien tristes auspices.

« Tu comprends, Robert, que ni mes camarades ni moi nous n'assistâmes à cette cérémonie fastueuse. Il est vrai de dire que nous n'y fûmes pas conviés, car eux et moi étions compris dans la haine fatale que mon malheureux frère avait vouée à ceux qu'il appelait ses persécuteurs... Moi, le persécuteur !... L'ennemi de Jules ! grand Dieu !... Mais revenons à mon récit.

« Quelques mois après cette union fatale, la misère régnait dans le nouveau ménage ! Mon père, irrité de la conduite que Jules avait tenue envers lui, avait suspendu la pension qu'il lui faisait jusque-là. De plus, mon frère, fier et dédaigneux, avait fait quitter le commerce à sa femme. Sa place à lui-même était perdue, avec quoi pouvaient-ils exister, les malheureux ?... Sa bravade, son entêtement lui coûtaient bien cher, tu le vois !

« En apprenant les peines cruelles que souffrait mon frère, j'oubliai ses fautes, et, dans l'intention de le servir je me présentai chez lui. La porte me fut impitoyablement refusée... Pauvre Jules ! comme il a méconnu mon cœur ! Je cherchai alors, non plus à le voir, mais à le secourir, je pris tous les moyens possibles, j'employai toutes les ruses pour lui faire parvenir de l'argent : démarches inutiles, tentatives vaines, toujours il me fut renvoyé... Jamais, non jamais, je ne pus revoir Jules ni le soulager !... Enfin, que te dirai-je, ami, que tu ne devines déjà ?... Après 18 mois d'affreuse misère, d'épouvantables souffrances, mon malheureux frère fut tué en duel par un de ses anciens camarades qu'il força à se battre, parce qu'un jour qu'ils se rencontrèrent, celui-ci le plaignit de la fâcheuse position qu'il s'était attirée par sa sottise.

« Aussitôt que j'appris cet horrible accident, je volai au lit de mort de l'infortuné ; mais, hélas ! je ne trouvai plus qu'un cadavre !... Jules était mort sans m'en brasser ! sans me rendre sa tendresse !... Je voulus secourir alors sa femme et le jeune enfant qu'il laissait sans ressources, mais celle-ci avait hérité de la haine, de l'orgueil de son époux, et jamais elle ne voulut ni me voir, ni rien recevoir de moi.

« Tous ces chagrins influèrent sur ma santé et mon humeur, je tombai malade, et pris un caractère sombre et misanthrope qui me rendit insupportable l'état militaire. Aussi je donnai ma démission et revins ici revoir mon père, mon pays, mes amis. Mais, hélas ! mon père mourut peu de temps après... Je crus de mon devoir alors de m'enquérir de la veuve de mon malheureux frère, pour lui faire parvenir la part qui lui revenait dans l'héritage qui m'arrivait si tristement ! Alors j'appris qu'elle s'était retirée à Paris où elle travaillait pour se nourrir, elle et sa petite orpheline, et je chargeai un homme d'affaires de leur porter la somme qu'elles de-

vaient avoir. Elle la refusa et me fit dire : qu'ayant été rejetée par ma famille elle n'en accepterait jamais ni argent ni tendresse !... ; qu'étrangère elle avait vécu pour moi et les miens, étrangère elle voulait mourir !...

« Connaissant la fierté de cette malheureuse femme, je n'insistai pas d'avantage, car toutes mes démarches pour réussir à la secourir eussent été vaines ; mais je m'occupai à faire prospérer cet argent que je ne regardais que comme un dépôt, dans l'intention de le donner un jour, soit à elle, si elle revenait à de meilleures intentions, soit à sa fille, quand celle-ci serait en âge d'être mariée. 50 mille francs sont donc déposés pour cette dot, et 50 restaient entre mes mains, pour s'augmenter dans les affaires : les voici.

« Je viens d'apprendre qu'un des oncles de cette belle-sœur infortunée est mort dernièrement en Amérique ; il ne laisse rien et cependant elle le croit riche. Il faut donc profiter de cette erreur !... Va lui porter cette somme comme si elle avait été envoyée à la maison Lereuille par son correspondant des Etats-Unis, qui en annonce une égale d'ici à quelque temps. La veuve du pauvre Jules ignore notre liaison, elle ne pourra donc jamais soupçonner ma ruse... Mais tu comprends maintenant toute l'importance du secret que je te confie. Jure moi donc sur l'honneur que tu le garderas religieusement quoi qu'il arrive... ; et maintenant la pauvre veuve et la jeune orpheline auront du pain et nous serons quittes, car tu m'auras rendu un immense service en assurant leur bonheur ! »

Robert serra les mains d'Edouard entre les siennes, et lui fit le serment de ne jamais divulguer à personne au monde, d'où venait la somme destinée à un si noble usage.

Après cette promesse le capitaine prit congé de son ami et s'éloigna tranquille, tandis que celui-ci se rendit chez la pauvre veuve, pour lui porter les 50 mille francs dont il était le dépositaire.

Le matin même de l'arrivée d'Edouard, Robert avait touché pour la maison une traite de 60,000 fr. qu'il était en train d'enregistrer. quand l'entrée du capitaine dans son cabinet vint l'interrompre ; cet argent, placé dans une caisse particulière où Robert déposait toutes les sommes qu'il ne voulait pas faire entrer dans l'encaissement général avant d'avoir mis ses papiers en règle, y était encore quand il sortit pour faire la course de bienfaisance dont il s'était chargé ; et pourtant, à son retour, lorsqu'il voulut la reprendre pour terminer ses comptes, elle avait disparu !...

Pâle, tremblant d'inquiétude, Robert appelle aussitôt Germain, son homme de confiance, pour lui demander si M. Lereuille ne serait pas entré dans son cabinet pendant son absence pour prendre une somme importante placée dans sa caisse particulière, et ce fut avec désespoir qu'il apprit que son patron était non-seulement absent de la maison, mais aussi de Paris, depuis le matin.

Germain partagea vivement la peine de son maître, auquel il semblait porter la plus tendre affection, et c'était toute justice, car c'était au bon Robert qu'il devait non-seulement son existence, mais aussi la position heureuse qu'il occupait dans la maison.

Trouvé, par lui, au coin d'une borne où il était tombé mourant de faim et de misère, celui-ci, qui se rappela sa triste position d'autrefois et qui voulut obéir aux ordres de son bienfaiteur, en rendant à un autre

le service qu'il en avait reçu, fit transporter dans son logis le malheureux mendiant, lui donna de quoi manger, de quoi se vêtir, et, par son instante prière, obtint du bon M. Lereuille de le faire placer comme garçon de caisse au service de la maison.

Germain, qui semblait profondément heureux du changement opéré dans son existence, s'attacha fortement à son généreux protecteur qui l'employa plus particulièrement à son service, et peu à peu lui accorda toute sa confiance.

Les choses en étaient là au moment du vol que nous venons de vous raconter.

Non seulement Germain jeta des cris de désespoir quand il apprit la disparition de la somme importante que réclamait Robert, mais, voulant mettre à couvert, dit-il, son honneur et celui de son maître, il demanda une enquête dans la maison, et, malgré l'opposition qu'y fit Robert, il alla prévenir l'autorité.

Alors la justice informa ; et comme toutes les perquisitions et tous les interrogatoires ne firent découvrir aucun coupable parmi les autres employés ou commis de la maison et que Robert seul avait touché la somme, le malheureux fut accusé !...

M. Lereuille, furieux de cette accusation injuste, répondit de la probité de son caissier et voulut éteindre l'affaire ; mais le magistrat chargé des poursuites s'y refusa résolument, exigeant que la justice eût son cours ; et comme, d'après tous les renseignements recueillis, il jugeait au contraire que Robert était coupable, il ordonna son arrestation.

Le pauvre garçon fut donc, malgré son désespoir, conduit et enfermé à la Force, comme un criminel.

Lorsqu'on instruisit l'affaire, tous les camarades de l'accusé, tous les gens attachés à la maison répondirent de l'honneur et de la bonne conduite de leur chef. Un seul protesta contre et donna même des preuves sur la culpabilité de Robert. Cet accusateur était Germain !...

Il déclara que celui que l'on voulait à tout prix faire croire innocent était un débauché, un libertin ; que lui, Germain, lui avait vu prendre les billets de banque, les serrer dans son portefeuille, et que l'ayant suivi, il savait qu'il les avait portés chez une femme veuve, ouvrière en dentelle, qui demeurait rue Saint-Claude, au Marais, veuve qui avait une fille de 17 ans, belle comme un ange.

Cette déclaration étrange fut affirmée mensongère par M. Lereuille ; mais le juge d'instruction ayant fait prendre des informations précises, sut par la veuve elle-même que l'accusation de Germain était véritable, car elle déclara que Robert, qu'elle ne connaissait que de ce jour-là, ajouta-t-elle, était venu, au nom de la maison dont il était le caissier, lui remettre une somme de 50,000 fr. qu'il disait provenir d'un envoi d'Amérique.

Cette succession était-elle véritable ? voilà ce qu'on voulut éclaircir, et les livres, et les registres furent vérifiés avec soin. Mais rien ne vint prouver la vérité de cette attestation.

Ce mystère parut étrange, et Robert fut appelé et confronté avec la veuve qui involontairement s'était faite son accusatrice. Mais il confirma ce qu'elle avait dit, et se refusa à répondre à toute autre question.

Le bon M. Lereuille était au désespoir, car il restait convaincu de l'innocence de Robert, et il devinait, sans le comprendre, qu'un secret funeste planait sur cette malheureuse affaire. Mais prières, supplications, me-

naces, il employa tout vainement pour vaincre le silence obstiné de son protégé. Robert fut inflexible ; un serment le liait à son ami, à son bienfaiteur, et, dût-il se voir condamné, il était résolu à ne pas le rompre.

Alors le procès suivit son cours, et le jour du jugement arriva enfin.

Robert, triste mais calme, était au banc des accusés. — Germain, pâle et tremblant, occupait celui des accusateurs.

Les débats commencèrent, et Germain se présenta pour soutenir son dire en présence du coupable.

“ Jurez-vous devant Dieu de dire la vérité, toute la vérité, seulement la vérité ? ” lui demanda le juge d'une voix grave et austère.

Germain éleva la main devant le Christ et fit le serment qui lui était demandé. Ensuite il répéta son accusation mensongère et calomniatrice.

Lorsqu'il eut fini, Robert se leva à son tour, et, avec la dignité de l'innocence, il dit à celui qui l'accusait ainsi :

— Que t'ai-je donc fait, malheureux, pour que tu cherches ainsi à me perdre ?... ne te souviens-tu donc plus que je t'ai ramassé dans l'opprobre et la misère, et que c'est à moi, à moi seul, que tu dois une position tranquille et honorable ? Prends garde à tes paroles, Germain, et souviens-toi que Dieu punit le faux témoignage !...

— Mon témoignage n'est pas faux !... ; ce que je dis est vrai..., s'écria Germain devenant pourpre de colère. Vous me menacez de Dieu, eh bien ! qu'il me punisse, qu'il me fasse mourir à l'instant si j'ai proféré un mensonge !...

À peine ces mots furent-ils prononcés que le calomniateur, comme frappé de la foudre, tomba évanoui sur son banc...

À cet aspect, la terreur de l'auditoire fut au comble... On s'empressa autour du malade, mais ce ne fut qu'après de longs efforts qu'il reprit enfin connaissance. Aussitôt qu'il fut rendu à la vie, Germain promena des regards surpris sur les juges et sur Robert, puis la mémoire lui revenant, il jeta un cri terrible et, se précipitant à genoux devant le Christ, il s'écria dans une exaltation étrange :

“ Grâce !... grâce !... pitié, mon Dieu !... pardonnez-moi !... ne me faites pas mourir et j'avouerai mon crime !... ”

Alors s'adressant aux juges :

“ J'ai menti devant vous et devant Dieu, dit-il en laissant échapper un torrent de larmes, c'est moi qui suis le coupable..., c'est moi qui suis le voleur..., et M. Robert est innocent !... ” Puis avec toute l'agitation que lui donnait une fièvre violente, il raconta comment il avait su tromper son bienfaiteur, et combien il avait mis de précautions et de soins à lui cacher ses vices. Car il avait horreur du travail, et comme il savait que la paresse était maudite par Robert qui la regardait comme la mère du crime, il affectait toujours avec lui le plus grand zèle ; mais il donnait aux autres les commissions dont il était chargé, et ainsi, sans crainte d'être découvert, passait sa vie au cabaret avec des ivrognes et des paresseux comme lui. Cette continuelle débauche lui avait fait contracter des liaisons intimes avec les plus mauvais sujets, repris de justice, ne rêvant que vol et rapine. Ceux-ci, enchantés d'être unis avec un garçon de recette d'une maison si importante, l'avaient

engagé à persévérer dans son hypocrisie jusqu'à ce qu'il se présentât l'occasion de faire *un bon coup*, chose qui ne devait pas manquer dans un endroit où il entrerait tant d'argent ; mais, en attendant, ses affreux amis, pour lui donner plus de facilité à les servir, lui avaient fourni deux doubles clefs, l'une pour le cabinet de M. Robert, l'autre pour sa caisse particulière ;

Les choses en étaient ainsi, quand une visite du capitaine, ami du caissier, vint lui donner les moyens d'exécuter ses odieux projets, sans craindre la justice des hommes. Et il raconta toute la triste histoire, que, caché derrière une porte, il avait complètement entendue.

“ Alors, continua-t-il, comme j'étais persuadé que M. Robert préférerait une condamnation honteuse à trahir son serment, pendant son absence je m'emparai de la somme déposée dans sa caisse particulière, et fis la déclaration odieuse dont je suis si cruellement puni !... ”

Ces aveux semblèrent épuiser le malade qui s'évanouit de nouveau aussitôt qu'ils furent achevés. On le transporta à l'hôpital ; une fièvre cérébrale se déclara ; et, malgré tous les soins qui lui furent donnés, peu de jours après il mourut, réconcilié avec Dieu qui l'avait si justement puni, et maudissant la paresse qui l'avait conduit au crime et à la mort.

Quant à Robert, heureux de voir reconnaître son innocence sans avoir manqué à la foi jurée, il rentra dans la maison Lereuille, où chacun lui témoigna sa joie de ce retour, surtout l'excellent banquier qui avait vu encore augmenter son affection et son estime pour celui qui savait donner une si grande preuve de dévouement à un ami et à un bienfaiteur. Aussi peu de temps après il retira du couvent la jolie Blanche, sa fille, et la donna en mariage à Robert, qu'il nomma son associé et son successeur.

À ces nouvelles, le capitaine accourut à Paris, et c'est là seulement qu'il apprit l'événement que sa confiance avait entraîné avec elle.

Robert, depuis son procès, continuait à voir la veuve du pauvre Jules, il avait su gagner sa confiance et était parvenu à lui faire conserver une somme qui lui coûtait si cher. Peu à peu, par le raisonnement et l'intérêt sincère qu'il lui montra, il la conduisit au pardon et, le jour de son mariage, il eut la joie de réunir à sa table son ami et cette belle-sœur jusque là si implacable !

Heureux de cette réconciliation qu'il désirait depuis longtemps, le capitaine voulant se dévouer à la veuve et à la fille de son frère, quitta Cambrai et vint se fixer à Paris auprès de Robert, de sa femme et de l'excellent M. Lereuille, où tous ne formèrent bientôt qu'une seule et honorable famille bénie par le Ciel et par les malheureux qui ne l'imploreraient jamais en vain.

AVIS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an..... \$1

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4 rue St. Vincent, Montréal.